

# JOURNAL POUR TOUS.

“La lecture est le premier des plaisirs.”

Vol. 1.

OTTAWA, 17 AVRIL, 1879.

No. 34.

## L'HONNÊTE HOMME.

J'aurais peu de chose à faire près de ma mère pour l'emmener à me proposer d'elle-même l'échange de mes futures épaulettes d'officier contre la robe vénérable de juge ; mais mon père, dont mon admission à l'École a caressé l'amour-propre, serait peu facile à gagner. Il attache maintenant autant d'importance à voir bientôt un grand sabre d'artilleur traîner à mes côtés, qu'il en mettait naguère à vouloir me faire sieger sur le fauteuil vermoulu d'un tribunal. Les coups de canon que je tirerai valent à ses yeux les réquisitoires que je devais fulminer. D'ailleurs, je connais mon père ; il a été trop longtemps à se pardonner d'avoir une fois changé d'avis pour revenir jamais à ce premier avis. Je me hâte donc, mon bon Émile, de jouir de tous les plaisirs que je vais bientôt perdre, hélas ! Je danse, je suis assidu au spectacle, je monte à cheval, je vais à la campagne. En comparaison de la vie de collège que je viens de quitter (et j'en ai bien peur, en comparaison de la vie polytechnique que je vais prendre), c'est une existence des *Mille et une Nuits* que je mène. Adieu, Émile ; dans huit jours tous ces beaux rêves seront dissipés, et je me dirigerai, dans le coupé des messageries, vers le réveil et la réalité. Ce qui me console un peu, c'est que, du moins, je pourrai causer une heure avec toi et t'embrasser à mon passage dans ta ville de Cambrai.

Adieu donc, à bientôt.

GEORGES.

*Émile Dorvilliers et Georges Valentin.*

Cambrai.

Quoi ! mon cher Georges, quoi ! tu songerais à renoncer à l'École Polytechnique ? Il t'a suffi pour cela de quelques jours de plaisir qui finiraient bientôt par te fatiguer s'ils se prolongeaient ? Oh ! Georges, si tu pouvais connaître combien je désirerais me trouver à ta place ; si tu savais les larmes qui mouillent parfois mes yeux au souvenir de cette carrière que je devais parcourir avec toi et que le devoir m'a fermée, tu reviendrais bien

vite à ta première manière de penser, Georges !

Du reste, ne va pas te figurer par ces paroles qui m'échappent que je ne sois point heureux. En vérité, je souffre moins du parti que j'ai pris que je ne le redoutais moi-même. Je le reconnais à présent : un sacrifice, quelque grand qu'il soit, paraît toujours plus pénible avant de s'accomplir qu'il ne l'est en réalité. Dans les premiers jours, la conscience de mon dévouement et la satisfaction d'avoir rempli mon devoir me soutenaient seules contre les dégoûts d'une profession presque mécanique et peu attrayante, je te l'avoue. A cette lutte contre la volonté et la répugnance est venue succéder peu à peu l'habitude, qui m'a émoussé toutes ces pointes, et fait trouver, sinon du bonheur, du moins du calme. Si la santé revenait à mon père, je te l'avoue, je crois même que je m'estimerais tout-à-fait heureux. Mais lorsque j'entends les plaintes que lui arrache la souffrance, lorsque j'entends sa voix balbutier, et des paroles sans suite sortir de cette bouche qui ne prononçait naguère que des pensées si fortes de justesse et d'intelligence, une cruelle amertume retombe sur mon cœur, et je n'ai d'autre moyen de la combattre que de recourir à de puissantes distractions.

Ces distractions, Georges, je les trouve dans la musique. Je suis un assez médiocre violoniste, tu le sais, mon ami, et les mathématiques ont bien nuï, pendant quatre années, à mes études de Viotti. Mais, grâce au talent de ma mère et de mes deux sœurs, excellentes musiciennes d'instinct, nous exécutons des quatuors d'instrument et nous chantons des duos et des chœurs, qui d'abord nous amusent beaucoup et ensuite servent à donner à mon père un peu d'amusement. Son intelligence souffrante (je n'ose pas dire éteinte, hélas !) semble se ranimer en nous écoutant. Aussi toutes nos soirées, une fois que les ouvriers ont quitté les ateliers, se passent-elles à de semblables amusements. Je ne sors du logis que pour mes affaires les plus indispensables, tant je me trouve bien au milieu de ma famille, de mes occupations, et de ces plaisirs paisibles dont je te parle.

Il ne faut pas non plus que j'oublie mon jardin, dont je me suis institué le jardinier en chef, et que je fouille

et remue à mes heures de récréation ; je dis à mes heures de récréation, car sous ce rapport ma vie est régulièrement coupée comme elle l'était au collège. Mes ouvriers arrivent et partent de chez moi à des heures fixes auxquelles je suis obligé de me conformer moi-même, pour ne jamais manquer à la surveillance qu'il me faut exercer sur eux.

Adieu, mon cher Georges. Voici bien des détails sur une vie fort monotone, sans doute, et bien différente de la tienne. Je ne te les donnerais pas si je ne savais combien tu m'aimes et quel intérêt ont pour toi même, les choses les plus insignifiantes qui me concernent. A toi.

ÉMILE.

GEORGES A ÉMILE,

Émile, au nom du ciel ! il faut que tu viennes à mon aide. Sans toi je suis perdu, sans toi mon père va me maudire. La faute que j'ai commise est si grave que je n'ai point osé l'avouer à ma mère, et que toi-même tu l'aurais toujours ignorée, Émile, s'il ne me fallait ton secours pour me tirer de l'abîme où je suis tombé. Il me faut deux mille francs, Émile, il me les faut par le retour du courrier, ou je ne sais ce que je deviendrai. J'ai joué, j'ai perdu tout ce que j'avais d'argent. Je dois le reste à des étrangers qui ne me feront aucune grâce et qui viendraient hautement réclamer à mon père ces dettes imprudentes et coupables. Avise donc au moyen de me sauver ; je ne sais comment tu le pourras ; mais, je te le répète, je n'ai de salut possible que par toi. En supposant que je dise tout à ma mère, elle ne se trouverait point une somme assez considérable entre les mains pour me tirer d'affaire ; il faudrait qu'elle eût recours à mon père, et, vois-tu, plutôt mourir que ce moyen. J'attends donc ta réponse comme un coupable attend son arrêt. Je te le répète, c'est une question de vie ou de mort. Oh ! que je souffre ! que je souffre !

GEORGES.

Oui, le malheureux jeune homme souffrait, oui il attendait la réponse de son ami comme un coupable attend son arrêt !

Entraîné dans un bal, vers une